

PARAISSANT CHAQUE SEMAINE le MARDI et le VENDREDI. Abonnement pour l'année, (franc de poste non compris)... £1 0 0

Mélanges Religieux,

Les Lettres, Réclamations, Correspondances, etc., doivent être adressées au Rédacteur-en-Chef, franc de port.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

VOL. 14.

MONTREAL, VENDREDI 12 SEPTEMBRE 1851.

No. 100.

Missions en Allemagne.

S'il est un fait démontré en Allemagne, d'une façon éclatante et certaine, c'est l'opportunité, l'efficacité et la nécessité des missions.

« Pourquoi le peuple affluc-t-il par milliers aux sermons des missionnaires? C'est qu'il va vers eux comme le malade chez le médecin, le pauvre chez le riche. C'est qu'il sent le vide et la misère de toute la science humaine et de la vie présente. C'est qu'il sent que notre temps est malade jusqu'à la moelle : voilà pourquoi il accourt vers le grand et unique médecin. Ces innombrables naufrages viennent au seul navire qui résiste toujours aux tempêtes. Les missions ont un sens profond pour le siècle dont elles caractérisent historiquement la seconde moitié; elles sont une manifestation de la foi vivante, comme jadis les croisades; et le pèlerinage de Trêves a été la première révélation extérieure de la Renaissance qui tendait à s'accomplir dans l'Eglise d'Allemagne, que l'on croyait déjà en mines (1).

Les gouvernements catholiques d'Allemagne devraient sans doute être satisfaits de ces travaux apostoliques et de ces conquêtes du principe d'autorité sur la révolution. Ils devraient sans doute combler de marques de reconnaissance les missionnaires qui purgent tant de cœurs des doctrines subversives ou qui les rendent inaccessibles au socialisme. Le simple bon sens commande ces sentiments. — Mais qu'y a-t-il de plus rare que le bon sens chez les soi-disant hommes d'ordre de l'époque? Ceux d'entre eux particulièrement qui sont un gouvernement ne se laissent pas troubler par si peu de chose que les révolutions, dans leur manie de tout régler et de mesurer rigoureusement le degré de liberté, d'influence et de vie qu'il leur semble convenable d'accorder à l'Eglise.

Par exemple, tandis qu'ils lisent la presse anarchoïque attaquer impudemment chaque jour la religion, la famille, l'autorité, sous prétexte que la loi n'a point prévu les méfaits de ce genre; tandis qu'ils laissent célébrer dans le pays l'hérésie des Kossuth et des Robert Blum, les Dupin de la Bavière sont très-soucieux des empiétements commis par ces congrégations ultramontaines, qui ne relèvent que du Pape, et qui, après avoir jadis sauvé l'Allemagne du Protestantisme, osent chercher à la sauver aujourd'hui du socialisme sans la permission de l'Etat. — Comme les Rédemptoristes et les Jésuites prêchaient tout autour de la Bavière, les ministres de ce catholique royaume, craignant que les missionnaires n'y pénétrassent, tout en troublant le repos par l'agitation religieuse, ont défendu, par ordonnance, aux Evêques de donner des exercices religieux extraordinaires sans l'autorisation de l'Etat.

L'ordonnance était parfaitement digne de la précédente (du 5 mai 1851), qui prescrivait aux évêques catholiques et aux pasteurs protestants le serment suivant : « Je jure fidélité au Roi, obéissance à la loi et observation de la Constitution de l'Etat. — Je jure de remplir fidèlement, exactement, consciencieusement, les devoirs de ma profession et de ma vocation. — Je jure que je n'appartiens ni n'appartiendrai à aucune association dont la création n'aura pas été déclarée à l'Etat, et que je n'aurai de rapports avec aucune association dont la dissolution aura été ordonnée par l'autorité compétente de la police ou de l'administration, ni avec aucune association à laquelle il me sera défendu de

m'affilier par des lois disciplinaires existantes. — Je promets en outre de ne point entretenir, soit dans le pays, soit à l'étranger, des relations suspectes, ou qui pourraient nuire à la tranquillité publique; et si je recevais connaissance d'un complot nuisible à l'Etat, soit dans ma cure, soit ailleurs, je promets de le signaler au gouvernement (1). »

Grand a dû être l'émoi des auteurs de ces intelligents décrets quand ils ont appris, par le magistrat de Tolz, accouru en toute hâte à Munich, que des Rédemptoristes prêchaient dans cette localité et que Mgr. l'Archevêque de Munich encourageait par sa présence cet acte audacieux. Ils n'ont pas encore fait poursuivre le noble prélat par ces mêmes tribunaux qui ont laissé récemment impunis d'infâmes travestissements du *Pater Noster* et des litanies des saints. Mais nous soulaiterions, en vérité, que l'Eglise de Bavière eût cette bonne fortune, car rien ne ferait mieux ressortir l'odieux et ridicule absurdité de la doctrine gallicane ou josphite, dont presque tous les gouvernements sont encore plus ou moins empestés.

Elle se résume en ce principe : Tolérance et multiplication de l'erreur anarchiste, étouffement de la vérité conservatrice. Tolérance et multiplication de l'erreur partout; dans la magistrature, que l'on subordonne au jury; dans la presse, où on laisse se déchaîner l'esprit de destruction et d'envie; dans les Assemblées, qu'on laisse gouverner et dominer; dans le corps électoral, où on sacrifie l'opinion de nombre; dans l'armée, dont l'éducation est dirigée vers l'égoïsme, le scepticisme, la fausse gloire, l'ambition. Etouffement de la vérité, par le morcellement et la localisation de l'Eglise, par les entraves apportées à l'enseignement social et religieux, à la formation et à la durée des associations chrétiennes. — Tolérance de l'erreur; étouffement de la vérité; voilà les pôles sur lesquels les puissants, les habiles de l'époque font tourner le monde; puis ils s'étonnent que tout aille de mal en pis; puis, voyant pallier les révolutions brutales, ils s'écrient que l'espérance humaine devient ingouvernable et incurable.

L'humanité est toujours la même; et qu'il y a de plus étrange et de plus habituel en elle, c'est toujours l'aveuglement, l'incertitude, l'impuissance, le châtiment des orgueilleux, qui se sont gouvernés et ont voulu gouverner les autres par les lumières de leur raison.

D'où vient cette renaissance de la vie chrétienne en France, cette renaissance que la *Wohlschalle* qualifie de *résurrection*? « De la ruine du gallicanisme, » dit le journal catholique de Cologne, et il ajoute que cette doctrine est en France ce qu'est le josphisme en Allemagne, le *protestantisme de l'Etat*. Partout où, d'après ce système, le pouvoir laïque arrête et comprime la vie religieuse, tout languit, dépérit, se décompose, jusqu'au pouvoir oppresseur. La dissolution s'est étendue par toute l'Europe. La ville de Rome même en a été atteinte; car c'est l'Eglise romaine et non la ville de Rome que Dieu a promis de préserver du naufrage. — Mais, quand Satan lui-même prendrait le Capitole, l'Evêque de Rome serait toujours le chef et l'âme de la chrétienté. C'est là le miracle. Ainsi se révèle la présence du Sauveur, qui fait flotter l'Arche sainte sur les flots des déluges; qui déchaînent les rationalistes de tous les temps et de tous les pays.

(1) Cette formule est rapportée par la *Wohlschalle*, d'après un autre journal. Elle est si absurde, que nous nous nous sommes permis de la croire authentique, si l'ordonnance contre les missions ne nous montrait jusqu'où peut aller le ministère bavarois.

Les ministres de Bavière, qui ont l'honneur de gouverner un bon et intéressant royaume, ne finiront-ils pas par imiter les exemples donnés par la Prusse et l'Autriche? Là, du moins, le Ministère a compris que laisser les journaux radicaux attaquer impunément l'autorité divine et le trône, c'était encourager le mal; et qu'empêcher les missionnaires de prêcher l'Evangile, c'était prohiber le bien. Aussi les missions sont-elles permises dans ces pays; et leurs gouvernements ont-ils enfin commencé à supprimer des journaux dangereux (1).

Les ministres de Bavière n'ont-ils pas vu les merveilles accomplies par les missionnaires dans les pays rhénans? les réconciliations, les restitutions, la tempérance, la piété, le renoncement aux sociétés secrètes, le respect pour le pouvoir? Ces résultats, qui couronnent presque chaque mission, leur seraient-ils désagréables? Ces rédemptoristes, qu'ils semblent tant redouter, viennent de ramener mille personnes à Jésus-Christ dans la seule ville de Saarlouis. L'Evêché de Brien a été comme transformé par eux du mal au bien en quelques mois, d'après l'attestation solennelle qui en a été faite par l'Evêque. Presque partout où se portent les Jésuites, les Rédemptoristes ou les Lazaristes, les protestants eux-mêmes leur rendent hommage, soit en faisant d'imiter leurs exemples et de suivre quelques-uns de leurs conseils, soit en embrassant la foi catholique (2). Et cependant des ministres catholiques irritent en suspicion, frappent d'ostracisme ces religieux, parce qu'ils relèvent du Pape, et non du Ministère! En vérité, ce serait le comble de la maladie josphite.

Munich est une ville classée bien haut dans les arts et les sciences. Cent professeurs ou maîtres y donnent l'enseignement supérieur à près de deux mille jeunes gens. Et pourtant Munich n'aurait point d'âme si elle n'avait pas l'Eglise. C'est l'Eglise qui est l'âme de la société; ce sont les corporations hiérarchisées qui sont les muscles des peuples, et quand les corporations sont détruites ou entravées dans le sein de l'Eglise, tous les muscles de la société se détendent ou se rompent; on ne voit plus exister que des associations formées pour la tyrannie et la révolution, par l'esprit de nivellement et d'envie. Voilà ce que nous enseignent notre histoire contemporaine. L'Allemagne fera bien d'y réfléchir, si elle veut éviter de nous suivre dans nos plus douloureux maux.

La Justice à Rome.

(Nous extrayons aujourd'hui de l'*Univers* la suite de la réfutation des assertions mensongères de la *Presse* sur les prisons de Rome.)

En reproduisant notre réponse à la *Presse* sur l'impudent pamphlet intitulé : *La Justice à Rome*, la *Patrie* disait : Si ce n'est là qu'un compte, nous conseillons à la *Presse* de ne pas demander son reste. La feuille rouge a suivi ce conseil. Elle déserte la polémique. Mais elle opère ce mouvement avec l'attitude qui lui convient. Afin de faire croire qu'elle

(1) On a supposé un journal à Trêves, par retrait de bœuf, et un autre à Vienne, en vertu de la loi sur la presse.

(2) Les *Feuilles historiques et politiques* citent pourtant une exception : Salingen, dans le diocèse de Limbourg. Les Rédemptoristes ont été accueillis là par un charivari; dans la nuit, on a cassé les bras à un Christ, et une partie de la commune s'étant assemblée, a juré de ne pas mettre les pieds à l'Eglise. Les Pères ont déclaré que dans 107 missions qu'ils avaient faites, ils n'avaient trouvé nulle part une population comme celle de Salingen.

répond, elle prétend que nous n'avons rien dit et se jette dans toutes sortes de divagations. Pour cette feuille, les mots ne servent point à exprimer des idées ou à rapporter des faits; ils servent à jongler. Elle soulève un débat sur la *Justice à Rome*, nous l'acceptons, afin de lui montrer qu'elle ne calomnierait pas impunément. Comment réplique-t-elle? Elle réplique en nous disant que la terre tourne, que Jeanne d'Arc a été condamnée à mort, que M. Louis Bonaparte ne se trouvait pas bien à Ham, que la prison de M. Proudhon exerce sur cet écrivain un fâcheux effet et, enfin, que le roi de Naples est un roi exécrable. Et les prisons de Rome? Sur ce point la *Presse* déclare avec son aplomb accoutumé que nous nous bornons à nier audacieusement ce qui est malheureusement vrai! Rien de plus. Comme impudence, c'est complet.

La *Presse* se rend ici, du reste, sans le vouloir, une justice que nous ne lui avons pas rendue. Assurément il suffisait d'opposer un démenti à toutes ses allégations. Aucun homme doué de quelque sentiment de justice et de pudeur ne saurait trouver une telle réponse insuffisante, quand il s'agit de cette feuille. Elle demande des faits; celle-là a une autorité qu'elle ne peut nier; il pèse depuis longtemps sur sa polémique et la condamne, qu'elle serve la Royauté ou la République, au déclin de son propre parti.

Si la *Presse* se tait sur les prisons de Rome, elle essaie, en revanche, une sorte de réplique au sujet de M. Proudhon. Cet écrivain n'est pas directement en cause dans le débat. Pourquoi donc chercher sans cesse à le faire rouler sur lui? Quelqu'un a suivi la marche de la *Presse* pour facilement pénétrer ce mystère. Elle exerce une vengeance. Cette feuille connaissait les facilités exceptionnelles accordées à M. Proudhon. Cependant elle est venue affirmer effrontément qu'on le traitait avec une extrême rigueur, elle l'a représenté comme passant à l'état de *pauvre*. Personne n'a relevé cette mauvaise déclaration. Cela ne faisait pas le compte de la *Presse*. Aussi, repassant sa tirade, elle s'est écriée que M. Proudhon était *enterré dans un cachot*. Nous avions cru qu'elle lui avait toujours en même temps la mille de rigueur; mais elle prétend le contraire. Pourquoi cette insistance? La *Presse* voulait-elle seulement un démenti? Non, car, sous ce rapport, elle doit être blâmée. Voulait-elle que le pouvoir, irrité de voir sa tolérance transformée en cruauté, appliquât rigoureusement la loi? Non encore, car elle comprend que de ce côté elle eût perdu sa peine. Voulait-elle donc qu'il fut bien constaté, par un débat public, que M. Proudhon n'a pas à se plaindre du Gouvernement. C'est probable, car elle sait que les purs démagogues blâment les *frères* qui obtiennent de tels adoucissements, et elle n'a certainement pas oublié les rudes corrections que M. Proudhon a si souvent administrées. Dans tous les cas, elle a très-sévèrement démenturé les faits. Cependant elle ne craint point de dire qu'elle *hait et repousse toute exagération*.

Ainsi, prétendre qu'un démenti auquel on permet de sortir est *enterré dans un cachot*, où on le laisse *mourir*, ce n'est pas exagérer. Affirmer que M. Gladstone a vu de sa main en toile monstrueuse qu'il rapporte à titre de bréviaire, dont il avoue n'avoir pu vérifier par lui-même l'exactitude, c'est dire la vérité toute pure.

Nier les faits qu'on vous oppose, en déclarant qu'on ne vous répond pas, c'est de la sincérité.

Et la *Presse* parle d'impudence.

Mais c'est assez sur ce point. Récapitulons les résultats déjà obtenus.

Nous avons démontré : 1° Que les salles communes des prisons de Rome sont dans les mêmes conditions et ont le même caractère que les salles communes des prisons de France.

2° Que la tirade de la *Presse* sur le poids des fers était une de ces allégations sans preuves auxquelles on ne peut répondre que par une dénégation. Cette dénégation, nos renseignements nous permettent de la donner en toute sûreté.

3° Que la cavalletto n'existait plus.

4° Appuyés sur le témoignage d'un des médecins de la cour de Rome, nous avons détruit les assertions de la *Presse* au sujet des cellules, et prouvé subsidiairement que pour les cellules, comme pour les salles communes des prisons de Rome sont dans les mêmes conditions que la plupart des nôtres.

5° A l'indigne calomnie sur les vers attachés aux plaies des prisonniers et entretenus par les chaînes, nous avons opposé les soins des médecins, leurs droits et la manière dont ils les exercent.

6° Nous avons montré que la *Presse*, en affirmant que les médecins en chef dédaignaient leurs pouvoirs à des voleurs et à des assassins, affirmait simplement une calomnie des plus révoltantes et des plus absurdes.

7° Nous avons établi que les réclamations des prisonniers politiques romains semblaient calquées sur les réclamations des prisonniers politiques français. Cependant, en les rapportant, la *Presse* prétendait dénoncer des faits exceptionnels et propres à faire peser un anatème particulier sur le pouvoir ecclésiastique.

8° Nous avons prouvé enfin que le gouvernement romain tolérât, par sollicitude pour les détenus, que tous les actes de l'administration des prisons fussent soumis au contrôle d'une société charitable, dont les membres ne seraient être attentifs même par des calomnies ayant une portée que celles de la *Presse* n'ont plus.

Nous prouvons aujourd'hui que l'accusateur balbutie des divagations sous prétexte de réponse.

Nous ne nous en tiendrons pas là.

La *Presse* nous consacre ce matin trois articles, au sujet de notre polémique sur les prisons de Rome.

Le premier a pour but d'établir que M. Proudhon est enterré dans un des cachots de la Conciergerie.

Le deuxième est destiné à démontrer que Gallée ayant été condamné par l'Inquisition, nous avons tort de mettre en doute ce qu'il plaie à la *Presse* de dire sur le gouvernement pontifical.

Le troisième nous apprend que l'article de la *Presse* sur la justice à Rome n'est, en quelque sorte, que l'appendice d'un pamphlet publié à Gênes.

Voilà comment la *Presse* prouve que nous nous ne lui répondons rien.

Au risque de voir notre adversaire exécuter de nouvelles gambades, nous allons lui dire un mot sur chacun de ces points.

La *Presse* ne persisterait-elle pas à appeler invidieusement cachot une pièce qui est de plain-pied avec tout l'intérieur de la Conciergerie, même avec le préau, mais qui se trouve au-dessous du sol des quais et de la cour d'entrée, par suite des travaux d'exhaussement? A ce compte, le greffe et les logements de certains employés seraient aussi des cachots.

Afin de prouver que nous avons dit fausse-

—Buvons encore un coup et tâchons de mener à bien notre expédition de cette nuit.

Il s'agissait d'introduire en France deux gros ballots tout préparés. Pierre et l'un des contrebandiers en chargèrent leurs épaules, après être sortis de la tanière, et, guidés par l'autre compagnon dans la partie espagnole de la montagne, ils arrivèrent après une heure de marche à l'une des bornes de séparation; là, on déchargea Jérôme de son ballot et on lui intima l'ordre de conduire la petite caravane en la faisant passer par des creux, par des broussailles, enfin par les endroits les moins éclairés. Tout-à-coup d'une petite cahute située dans une gorge de rocher, une voix se fait entendre.

—Qui vive?

Nos trois hommes s'arrêtent et ne soufflent pas un seul mot.

—Qui vive! recommença la même voix; cette fois Jérôme veut prendre la fuite, mais un coup de fusil jette le signal d'alarme et au même instant, d'un rocher qui surplombait les voyageurs, un donanier leur tombe sur le dos. De là, bataille, coups de couteau, coups de pistolet. Jérôme éperdu, assez heureux pour n'avoir attrapé que quelques écorchures, se jette à travers la montagne et se sauve éperdu.

Malheureusement, les donaniers n'étaient pas en nombre, deux contre deux; avec la grande habileté et la scélératesse des Espagnols, le combat était inégal. L'un des deux Français fut tué tout de suite, et l'autre, dans un moment de faiblesse, tomba baigné dans son

Mais Jérôme qui tenait à se disculper, poursuivit :

Des voyageurs m'ont prié de leur servir de guide dans nos montagnes; enchanté de trouver l'occasion d'avoir quelques sous, je m'y suis prêté de bonne grâce, ces Messieurs m'ont payé grassement, et je ne croyais faire de peine à personne en rapportant mon gain.

— Les jours sont longs dans le mois de juillet! le crépuscule est aussi clair que certains jours d'automne, et quand le ciel est pur, quand la lune éclaire, les nuits sont vraiment splendides.

Il était déjà dix heures du soir, Jérôme, assis sur la borne où les étrangers lui avaient si rudement imposé rendez-vous, y apercevait de fort loin et aussi distinctement à peu près qu'en plein jour.

Le bûcheron s'était rendu là sans hésitation; car, à force de réfléchir, il avait endormi tous les scrupules. On se fait aisément une conscience facile, quand le diable s'en mêle un peu, et voici quel avait été le raisonnement de Jérôme.

Ces gens à manteaux sont bien certainement des contrebandiers espagnols; or, un contrebandier n'est point un scélérat, c'est un homme qui joue sa liberté, sa vie même, avec un courage parfois héroïque et tout cela pour échapper à des règlements souvent très-exécutoires. N'est pas contrebandier qui veut, il faut avoir un cœur énergiquement trempé; d'ailleurs, je ne suis pas obligé, moi, de m'inquiéter de leur conduite.

Je n'ai ni à les interroger, ni à leur refuser mes services, ils me prennent en guise de guide, je les conduis avec prudence, ils me paient, et c'est tout ce que j'ai à savoir.

Pauvre Jérôme, il ne s'apercevait pas que son jugement était bien partial; il ne réfléchissait pas qu'un voleur public, c'est-à-dire un homme qui fruste le trésor d'un Gouvernement, est souvent fort disposé à devenir voleur ordinaire, si l'expérience n'était pas là pour prouver que de contrebandier à brigand il n'y a qu'un pas!

Les deux Espagnols arrivèrent et complimentèrent Jérôme sur son exactitude.

—Voilà une nuit bien mauvaise pour nos projets, murmura l'un des deux formulant un jurement qu'il est inutile de reproduire.

—Pourquoi donc ça? demanda timidement le bûcheron.

—Parce que, répliqua l'Espagnol.

Il parait que cette fameuse raison de, parce que, est dans toutes les langues et dans tous les pays.

—Écoute, dit le second, qui semblait un peu moins rébarbatif que le premier, tu es pour nous un homme précieux, et il est urgent que tu sois un homme fidèle. Nous n'avons besoin de la part, ni de promesse ni de serment, car nous savons où tu demeures. La vie de ta femme et de ta fille nous répondent de ton silence. Si jamais tu nous trahissais, rappelles-le-toi bien, malheur à elles comme malheur à toi; maintenant, suis-nous. De guide qu'il était la veille, Jérôme devint guidé, et on le mena assez loin sur le versant opposé

de la montagne à travers mille difficultés de terrain.

Arrivés à un rocher, au-dessous duquel était un trou ovalaire caché par une pierre mobile, mais large tout au plus comme un soupirail de cave, l'un des Espagnols se mit à plat-ventre et passa; Jérôme invita à en faire autant, manœuvra de la même manière et les trois hommes se trouvèrent dans une véritable caverne de bandits. On battit le briquet et on alluma une lampe antique pendue à l'une des parois du rocher. A la lueur de cette lumière vacillante, notre bûcheron put distinguer des armes, des ballots de marchandises, des costumes de toute nature, dans un coin était une table dressée en permanence avec des bouteilles à moitié pleines et des verres d'une énorme dimension.

On but d'abord.

—Te voilà des nôtres, dit ensuite un des contrebandiers à Jérôme.

—Ma foi, Messieurs, pour aujourd'hui je ne dis pas non; mais je ne me sens pas de goût pour votre métier et c'est la première et dernière fois que...

—Triple canaille, s'écria l'un des Espagnols en sautant à la cravate du bûcheron; mais Jérôme, avec son poignet de fer, saisit le bras de son adversaire et le tint serré comme dans un étau.

—Il ne s'agit pas de se fâcher, dit l'autre, maintenant que tu connais notre gîte et notre secret, mon brave, nous ne pouvons plus nous séparer.

—Au moins vous parlez posément, vous.

2253333031

LA LAMPE D'ARGENT.

(RECIT POPULAIRE.)

(Suite et fin.)

Enfin, Jérôme arriva. Le premier coup d'œil de Victoire fut plein d'anxiété et gros d'interrogation. Juliette jeta un cri de joie, et s'élança au-devant de son père.

Le bûcheron semblait embarrassé, et bien qu'il ait essayé de sourire, on s'apercevait aisément qu'il était, non-seulement harassé, mais soucieux.

—D'où viens-tu? dit la femme.

—De gagner notre vie, donc!

—Et comment? cher ami.

—Voilà, tiens! en disant cela. Jérôme jeta sur la table la bourse des deux étrangers.

—Tant d'argent depuis hier! Jérôme, qu'as-tu fait? dit le moi.

—Pardieu, j'ai travaillé et je me suis donné du mal. Me prends-tu pour un voleur, par hasard? Ne vas-tu pas t'imaginer que j'ai été tuer quelqu'un sur la grande route, voyons! Le ton du bûcheron était succédé et plein d'une colère inexplicable; sa femme, horrifiée d'inquiétude, jugea prudent de ne pas pousser plus loin son interrogatoire.